

Martinique 1835.

Comme elles sont belles à envier ces perruches se dit-il. Ivres d'un air moins venimeux et d'indépendance. Elles planent avec aisance et légèreté, en rang serré, à quelques mètres au-dessus de lui pendant que la peau de son être nu se désagrège avec une redoutable facilité sous les morsures de la discipline. Plus que quelques coups, plus que quelques-uns.

Même si la notion de chiffre lui est inconnue, son corps si bien habitué, si prompt à être malmené, lui murmure que la fin de son calvaire est proche. Il fixe de ses yeux asséchés par la violence de ses peines, le ballet aérien de ces magnifiques oiseaux vert vif et pense que s'ils sont tous deux qualifiés d'animaux sauvages, la comparaison s'arrête là.

Cette pensée le fait presque sourire alors qu'il sent le goût salé de sa détresse se confondre à l'amertume rouge foncé de sa vie qui jaillit hors de lui et qui s'écoule pour recouvrir presque entièrement son dos.

Chanter. Il voudrait chanter sa colère pour masquer les cris de sa douleur, mais cela fait deux ans déjà, lui semble-t-il, que son maître ordonna qu'on lui coupe la langue d'avoir tant espéré. Alors, il danse, bien malgré lui,

les poignets solidement liés l'un avec l'autre à l'aide d'une corde qui le rattache, presque contre son gré, à la vie. Au-dessus de ses cheveux indomptables, ses bras relevés comme ceux d'une élégante ballerine et qui se doivent de supporter le poids de tous ses os, le font tourner comme une toupie, entrechats brisés par le tressaillement de ses jambes à chacune des caresses du fouet qui s'abat sur lui. Adelia, pense-t-il, inébranlable et courageuse Adelia sur qui le temps et l'abjection des hommes n'ont pas d'emprise. Elle se précipitera à la fin du supplice et apaisera d'un regard amoureux les brûlures de cette barbarie. Dans ses yeux, il l'appelle « sa douceur », dans son cœur, il l'appelle « son âme sœur ». Impatiente parfois, elle mettra toute son âme, dont ceux choisis par Dieu la disent totalement dépourvue, à panser délicatement le corps devenu si petit, si fragile et à soulager de mots tendres l'esprit devenu si vulnérable de celui qu'elle a choisi et qui sera dans quelques jours le plus heureux et le plus merveilleux des pères pour la troisième fois.

Six jours interminables s'écoulaient entre le moment où son amour est pardonné à coups de trique d'avoir voulu être appelé un Homme et le moment où, lorsqu'à la lueur du foyer en flamme et sur une terre qui s'est faite moelleuse, Adelia rit de douleur et pleure de bonheur lorsqu'elle sent son fruit bien mûr donner les premiers signes d'impatience. Les cris de l'enfant déchirent l'obscurité du ciel comme un éclair scarifie l'horizon lors des soirées d'orage. Affamée de tout, la fillette ouvre grand ses bras, déjà porteurs du

fardeau du malheur, à ces formes qui l'entourent d'amour et qui, en lui donnant ce magnifique cadeau qu'est la vie, lui offrent les liens indestructibles du sang, emprisonné dans l'écrin de la captivité, qui la mènera indubitablement à une fin prématurée.

Le cheptel de Monsieur s'enrichit ainsi d'une petite Sidonie, qui porte en elle la marque de la mort et qui pourtant est si jolie.

Elle ne sait encore rien de la sauvagerie d'une vie estampillée de la valeur de son pedigree, mais elle semble déjà si imprégnée de la fureur des hommes qui sont, avant même sa conception, ses seigneurs, arbitres de son existence. Elle travaillera dur, à la force de ses convictions et de ses croyances comme toutes ces générations de femmes avant elle, oubliant jusqu'à son passé, ses racines lointaines arrachées à la terre de ses illustres ancêtres. Elle touchera peut-être du bout de ses rêves cette contrée appelée Liberia, paradis perdu sur le continent des origines et qu'elle ne foulera sans doute jamais. Elle aimera beaucoup et souffrira encore plus, car n'était-ce pas là le but de sa naissance ?

Martinique 1855

Qu'il est doux ce manteau de pluie sur les carcasses débordantes de force et de vie, transpirant l'épuisement sous le soleil de midi. Qu'il sent bon cet air purifié qui remplit d'insoumission les poumons avides jamais contentés. Un vent de bouleversements avait réveillé le peuple abruti de monstruosité depuis des décennies et avait déchiré le voile blanc de l'horreur qui ensevelissait jusqu'à leur âme. Bien que leur être ne leur appartient pas encore entièrement, la hardiesse du travail bien accompli n'a plus ce goût si aigre et amer qu'ils étaient forcés d'avalier et qui les pourrissait de l'intérieur.

Le concept de liberté n'est encore qu'utopie dans leurs esprits si jeunes et si vieux à la fois, mais ils n'ont jamais entendu ou prononcé jusqu'à présent, un son aussi mélodieux et cela suffit à leur donner courage et l'espoir d'être, un jour, totalement libres.

Sidonie savoure quelques minutes le bonheur d'avoir donné naissance à sa seconde petite fille qu'elle appelle Victorine avant de cesser de lutter, reconnaissante et heureuse que cette enfant, pour qui elle donne sa vie, ait ouvert ses yeux de femme, à l'aube d'être libre, sur un monde plein de promesses. Elle deviendra sans doute plus

forte encore, narguant l'ombre de la mort qui plane toujours au-dessus d'eux, guettant la moindre occasion de se nourrir de leurs corps. Les plus malchanceux travaillent encore pour le maître, aussi durement qu'auparavant, mais en chantant d'une voix plus claire, plus puissante, qui n'est plus étranglée par ce code, plus sombre que la couleur de leur peau, que quelques blancs vivant dans une contrée appelée France avaient rédigé pour les dresser.

Firmin, époux orphelin, doit désormais faire face en tant que travailleur engagé sous contrat et il s'organise aussi bien qu'il le peut pour élever ses enfants sans la présence apaisante et réconfortante de sa douce Sidonie. Il leur apprendra tout ce qu'il sait, même si le souffle de ses mots ne tient que dans la paume d'une seule de ses mains déchirées. Il leur enseignera le travail à force de lassitude, le respect des aînés, les plantes qui soulagent et la meilleure façon de cultiver leur lopin de terre si durement acquis afin qu'ils puissent en payer le loyer. Il leur apprendra aussi à se méfier des visages pâles et de leur soif de conquête, de possession et qui, de leur main autoritaire, continuent malgré tout à disposer d'une partie d'eux. Car le nègre n'est-il pas demandeur de cette autorité pour le guider, l'encourager au travail, lui si paresseux de nature ? Comment peut-il, seul, marcher sur le chemin tortueux qui mène de l'enfer de l'esclavage au paradis de la liberté ? En tant que père, il fera de son mieux mais il ne peut s'empêcher de se demander si cela suffira avec l'aide de Dieu.

Martinique 1880

Victorine regarde passer les oiseaux, assise à l'ombre d'un manguier, caressant doucement la petite main qui s'agrippe à son sein. « Papa Firmin » elle pense, le sourire à ses lèvres brunes. Il lui avait donné tant d'amour qu'elle se devait de le transmettre à son tour. Sa petite Joséphine, les yeux grands ouverts sur le monde, saura ce que c'est que d'aimer et d'être aimée en retour, car rien n'est plus précieux. Elle se laisse distraire quelques instants par un vendeur de lait qui, sur le dos de sa vieille carne, dort par intermittence, avant d'abandonner le douillet tapis de mousse sur lequel elle est assise et de reprendre le chemin de sa case, la petite Joséphine solidement harnachée à son dos. Quelques enfants courent à demi nus, leurs pieds foulant la terre rougeâtre et poussiéreuse qui s'envole au gré de quelques soupirs du vent tandis que d'autres, assis entre les jambes de leur mère, pleurent à chaudes larmes chaque fois que le peigne tente de se frayer un chemin dans la multitude des petits zéros de leur chevelure sauvage et ébouriffée. L'imposante tante Rosalie, comme tout le monde l'appelle, et dont personne ne connaît l'âge, veille au grain, assise sur sa petite chaise installée sur sa minuscule terrasse constellée d'herbes folles. Quelques

années auparavant un mal appelé diabète a rongé l'une de ses jambes, ce qui réduit considérablement sa mobilité du fait de sa corpulence plus qu'imposante, mais ses réflexes, toujours aussi aiguisés, lui permettent encore de corriger à distance, du bout de sa canne usée, la marmaille un peu trop insolente qui ose passer devant elle sans lui adresser un petit bonjour.

Une journée de plus sous la chaleur du soleil qui harponne et qui laisse des traces. Victorine, un peu lasse, compte méticuleusement les maigres sous que lui a rapporté la vente d'eau de coco pendant que son mari, toujours aux champs, laboure des terres qui ne sont pas les siennes, mais qui lui appartiendront peut-être un jour. Ses deux autres enfants avaient été sages selon les dires de la voisine et il était temps à présent de préparer le souper. À quand la fin des jours de vaches maigres se dit-elle. Falloit-il éternellement qu'elle se contente de ce qu'elle avait sans jamais oser en demander plus? Sa famille était en bonne santé et Firmin avait coutume de lui rappeler que cela suffisait amplement.

Les enfants mangeaient en premier car leur père rentrait bien après que le soleil ne se soit endormi. Victorine s'assurait que sa petite case était aussi bien tenue qu'elle pouvait l'être avant le retour de son mari et elle attendait patiemment, en écoutant les bruits de la nuit, qu'il revienne et la gratifie de son magnifique sourire rituel. La vie était simple et douce parfois, teintée de rires et d'espérance qui se faisait douloureuse.

Allongée sur sa paille, elle observe l'obscurité et y entrevoit les innombrables petites bestioles qui sont de sortie. Chaque nuit, le croassement d'une grenouille vient interrompre le silence, donnant ainsi le signal à toutes les autres de se manifester. Elle se demande si, plus tard, les nuits de ses enfants seront aussi paisibles. Ils se marieront sûrement, auront à leur tour des enfants, probablement. Mauricia est déjà grande, mais qu'en sera-t-il de la petite sœur Joséphine ainsi que de l'enfant à venir ? Seront-ils heureux ? La vie les épargnera-t-elle ?

Victorine éprouvait le besoin de se poser sans cesse des tas de questions, elle aimait à s'inquiéter pour ses enfants, il n'y avait que dans ces moments-là qu'elle se sentait vraiment vivante. Puis, l'épuisement finissait par la vaincre et elle laissait le sommeil l'envahir, dans la moiteur étouffante de la case, ne songeant plus à l'aube qui viendrait et qui marquerait le commencement d'une nouvelle journée qui serait inéluctablement la même.

Martinique 1900

La pluie vient de cesser de tomber lorsque Louis, fou de joie, annonce la nouvelle à tous ceux qu'il croise. Joséphine, du haut de ses vingt ans, attend un heureux événement qui cette fois, elle en est sûre, ne se soldera pas par un accouchement prématuré à l'issue fatale. Victorine prie le ciel que sa fille puisse, comme elle, connaître le bonheur de donner la vie. Elle ne se déplace jamais sans sa petite bible dont les pages sont jaunies par le temps et qu'elle ouvre parfois en citant les saintes Écritures qu'elle ne sait pas lire. « Prie le Seigneur » lui dit-elle souvent, « demande, et il t'exaucera ». Joséphine admire la ferveur de cette foi qui habite sa mère, donnant à son visage une grâce la rendant lumineuse. Elle respectera sa vie entière ces croyances en lesquelles elle puise les jours d'incertitude et qu'elle transmettra, si Dieu lui est clément, à cet enfant qui grandit en elle. Dans l'espoir que sa grossesse tant désirée arrive à terme, Joséphine suit strictement les instructions de Man Yvonne, petite dame âgée considérée comme la plus sage des aînées du quartier. Elle est un peu la magicienne à qui tout le monde fait appel pour trouver un remède aux petits maux du corps et de l'esprit. Elle connaît la nature tantôt amicale, tantôt hostile et sait les secrets jalouse-

ment cachés derrière chaque feuille, chaque écorce ou chaque graine. Suivant ces recommandations, Joséphine boit ainsi chaque jour une tisane de tamarin sur, pour aider son corps durant le long périple de la conception.

Le début du neuvième mois s'annonce épuisant sous la chaleur tropicale de ce mois d'avril 1901 qui n'en finit pas. La future maman, fière de son ventre rebondit et triomphant, sirote à l'ombre d'un *greenn vè*¹ un jus de prune de cythère rafraîchissant tout en dégustant quelques gombos qui faciliteront l'accouchement tandis que la communauté attend avec une impatience non dissimulée le « bal bouquet » organisé par Misié Alténor.

Ce grand gaillard d'une quarantaine d'années, ébéniste de métier, prend son rôle très au sérieux. Honoré d'être en charge d'une telle responsabilité, il s'agit tel un vieux fou piqué par un essaim de *vonvons*² afin que tout soit parfait. *Fè sa kon ca, pran sa mété 'y la, sacré tèbè...*

(Fais ça comme ça, prends ça, mets le là, espèce d'imbécile)

Il dirige d'une main de fer les jeunes gens, plus que fatigués de son tempérament de dictateur raté, qui sont plus occupés à se moquer de lui qu'à mettre du cœur à l'ouvrage.

Les jeunes filles préparent leur *gaule*³, bourgeoise ou princesse, sous le regard approbateur de leurs parents qui passeront une partie de la soirée à veiller au grain avant de charger une voisine de prendre la relève.

Au bout de la quatrième journée de préparatifs, tout est fin prêt. L'orchestre finit de prendre place pendant que d'autres allument les flambeaux et les lampes à pétrole qui illumineront les visages scintillants de sueur.

Les premières notes de rumba se font entendre et les premiers couples de danseurs se forment déjà sur la piste de terre sèche, gourmande de leurs pas. Les corps s'attirent, se touchent et se bousculent, entraînés par les rythmes de la kalinda, sous les regards de ceux agglutinés au buffet qui préfèrent la compagnie d'un morceau de poulet boucané à l'hypothétique affront d'une jeune fille qui refuserait leur invitation.

Alors que les poètes de la mélodie entament les dernières mesures d'un calypso, Joséphine, assise en retrait de la foule, ressent les premières douleurs de la vie.

Le corps cassé par les piqûres des contractions, elle se lève en silence, chancelant sur des jambes devenues frêles et se dirige vers sa case, loin du tumulte de cette nuit torride. Seule, à la merci des ombres malfaisantes et de la mort, elle caresse doucement le ventre trépignant d'impatience tandis qu'au dehors, quelques chauves-souris affamées passent en trombe à la poursuite de rongeurs imprudents.

Accroupie sur le sol, n'écoutant que le son de sa respiration lente et profonde, elle enfante en priant Dieu qu'il accorde la vie.

La petite Louisia pousse alors son premier cri.

- Chapitre 1 -

C'est au moment où le chant du coq accompagne les premières lueurs de l'aube, que la jeune Négrita sort de la petite maison de tôle et de bois nichée au sommet d'une butte de terre parsemée de quelques brins d'herbe orphelins que les prémices d'une chaleur torride ont déjà pillé de leurs gouttes de rosée.

Les pieds nus sur le sol encore frais et humide, elle emprunte l'étroit chemin de terre en se déhanchant gracieusement et en silence afin d'éviter les endroits glissants pour ne pas tomber. Chaque parcelle de la voûte de ses pieds connaît par cœur ce parcours qui la mène à la rivière où elle puise l'eau, précieuse et salvatrice, servant à toutes les corvées de la journée.

À mi-chemin, la main fermement cramponnée à la bassine posée sur sa tête, elle improvise quelques chants sur un rythme de mazurka et quelques pas de danse qui font onduler sa silhouette.

Il faut dire qu'elle est plus que jolie la Négrita et, malgré son jeune âge, chacune des courbes de son corps athlétique et félin en fait se retourner plus d'un sur son passage. Au départ, personne n'aurait pu imaginer que ce minus-

cule bébé aux yeux exagérément grands deviendrait cette magnifique négresse à la peau satinée et au regard de braise; non personne, pas même sa grand-mère qu'elle appelle « Man Séphine », chez qui elle vit et qui l'éleva avant même qu'elle apprenne à marcher.

Elizia, appelée Négrita par sa grand-mère, est née voilà presque quinze ans dans la commune de Saint-Joseph et elle est la dernière d'une fratrie de six enfants. Les aînés, deux jumeaux prénommés Maurice et Lambert, sont nés d'une brève liaison que Louisia, leur mère, alors âgée de quatorze ans, eut avec un certain Hilarion, un *chabin*⁴, plus ou moins respectable de par la couleur de sa peau, et originaire du Gros Morne. Aux yeux de Louisia, il a l'allure d'un prince, un seigneur à la mise toujours impeccable venu d'une contrée inconnue et sa prestance l'éblouit. Il s'adresse à elle avec mansuétude et pèse chacun des mots qu'il prononce dans un français frôlant la perfection pour qu'elle ait l'impression d'être spéciale. Elle ne sait résister à ses avances lorsqu'il lui jure que dans son cœur esseulé il n'y a de place que pour elle. Louisia est trop jeune pour trouver une parade à cet art de la séduction dans lequel il excelle et grâce auquel son tableau de chasse est plus fourni en jeunes et jolies vierges que les nuages contiennent de la pluie. Comme les autres elle succombe et, comme la plupart, le regrettera.

La rudesse de la vie dans une société post-esclavagiste contraint Louis et Joséphine, ses parents, à recueillir le ventre rond et grandissant de leur fille unique, seule rescapée d'une période de disette et de maladie qui avait eu

raison des trois autres enfants nés et du cinquième à venir. Le simple fait de vivre est plus que difficile. Certes l'esclavage n'est plus, mais les conditions de vie sont peu enviables et, en ces temps de tourment, toute la communauté fait face aussi vaillamment que possible aux ravages que provoque la guerre qui fait rage dans ce grand pays lointain appelé France. Des centaines des leurs se font assassiner, sur une terre qui n'est pas la leur, pour sauver des hommes qui les avaient jadis asservis.

Il n'est pas rare pour une jeune fille de quatorze ans, issue du monde rural martiniquais en 1915, d'être mariée et d'avoir des enfants. Cependant, pour la jeune Louisia, la promesse d'un mariage tant espéré s'envola un pluvieux matin de septembre lorsqu'un groupe de blanchisseuses, qui se rendaient à la rivière, s'étaient empressées de lui rapporter que son chabin de chevalier avait, selon la rumeur, passé toute la nuit en compagnie d'une charmante mulâtresse.

Elle tente à plusieurs reprises d'obtenir réparation mais le jeune Casanova décide, comme à son habitude, qu'il ne peut en aucun cas être à l'origine de cette grossesse puisqu'il n'a jamais eu, et même envisagé d'avoir, une quelconque relation avec cette affabulatrice qu'il connaît à peine. Fière et orgueilleuse, Louisia se résout alors à être fille mère et à accepter sans sourciller les railleries des voisines et des commères toujours à l'affût de la moindre méchanceté à déballer.

Les mois passent et Louisia, enceinte jusqu'au menton, accompagne trois fois par semaine Joséphine, sa mère,

sur le marché où elles vendent ignames, *dachines*⁵ et chrystophines sous un soleil de plomb pendant que Louis, son père, s'épuise à couper la canne aux rythmes de chants traditionnels qui, comme aux temps encore frais de l'esclavage, donnaient courage et gaillardise aux nègres enchaînés.

Mais malgré des siècles de souffrance et de blessures non cicatrisées, ces hommes et ces femmes amoureux de leur terre luttent côte à côte pour la vie. Chacun, par un geste amical, un sourire ou une prière, secourt son ami ou son voisin et, malgré la pudeur de leurs sentiments, rien ne les empêche de se soutenir les uns les autres et de partager, dans la peine ou dans l'allégresse, cette négritude qui fait d'eux des hommes aux yeux du monde et au regard de Dieu.

L'accouchement est un véritable calvaire, une atroce souffrance infligée par la main de Dieu lui-même pour la punir d'avoir croqué à pleines dents le fruit défendu.

Petit à petit, l'ivresse de l'insouciance des deux premières années s'estompe et il lui faut subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de ses deux petits, alors elle travaille aux champs comme amarreuse aux côtés de son père sur la plantation de Monsieur Saint-Georges, « Misié Geoges » comme ils l'appellent.

De nombreuses distilleries sont construites à la hâte, du fait de la demande croissante d'approvisionnement, en rhum et en sucre, du continent. Le travail est pénible et harassant et rares sont les moments de répit. La plantation s'étend sur plusieurs hectares dans le domaine fami-

liai et les travailleurs se comptent par dizaines.

Misié Geoges est ce que l'on appelle un *béké*⁶. Il est de petite taille, a des yeux tombants comme si le poids du monde lui était confié et arbore une moustache ridiculement démesurée. Il porte toujours un veston sans manches sur une chemise toujours trop étriquée, une boucle de ceinturon reluisante, représentant un fer à cheval, et un pantalon de couleur claire qui ne fait que souligner son goût prononcé pour la bonne chère et qui recouvre une paire de hautes bottes de cuir noir. Ce petit bonhomme ventripotent, et à la calvitie plus qu'apparente, inspire plus la pitié que la crainte. Cependant, fort de son statut d'héritier légitime de la servitude, il profite plus que largement de la toute-puissance que lui octroie ses racines colonialistes lorsqu'il admire, de son air satisfait et suffisant, l'étendue de ses richesses.

Ainsi, il aime parcourir son domaine à cheval et rester là, immobile, observant durant de longues minutes le travail de ses métayers. Protégé des rayons implacables du soleil par son chapeau blanc, il scrute du coin de l'œil la jolie Louisia dont les mouvements de la jupe lui provoquent fréquemment la sensation honteuse d'un certain émoi. Louisia, elle, se moque bien de cet insignifiant bout de gras luisant, empestant la sueur, qui la dévisage en clignant des yeux pour éviter le picotement des coulées d'eau salée qui déferlent sur son visage ; une seule chose compte, faire des bottes de dix tronçons de canne à sucre pour ensuite en faire des piles de vingt-cinq bottes afin que les *arrimeurs*⁷ les chargent sur les *cabrouets*⁸.

Une fois, et une fois seulement, il se glissa derrière elle pour humer le parfum acidulé de ses cheveux et de sa peau tout en posant ses minuscules petits doigts boursoufflés sur sa hanche. Telle une furie, elle l'avait gratifié d'un violent coup de branchette effilée qui lui avait laissé une magnifique cicatrice allant du lobe de son oreille à la pointe de son menton. Il lui avait retenu la moitié de son maigre salaire pendant des mois, pour réparer le préjudice causé, mais c'est le sourire aux lèvres qu'elle avait triomphé et c'était là tout ce qui lui importait.

Chaque jour, le travail ne se termine que lorsque le soleil se fait plus timide et que les insectes débutent leur chant à la gloire de la lune naissante. Louisia, pas encore tout à fait épuisée, rentre à la maison le corps endolori, pour endosser son rôle de mère que Joséphine tient brillamment la journée durant.

Quant à Louis, après s'être consciencieusement lavé à l'eau de rivière, qui par ses vertus curatives soulage ses articulations douloureuses, il se prépare pour rejoindre ses compères et s'offrir quelques instants de distraction. Un pantalon clair retroussé à mi-mollet, une chemise, à manches courtes, usée, nouée au niveau de la taille par les deux extrémités, un chapeau *bakoua*⁹ religieusement nettoyé et l'indispensable coutelas à la main, parfaitement aiguisé.

Tout pimpant, un petit démarrage dans le sang histoire de se mettre dans l'ambiance, Louis se met en route pour la grand-place, guidé par le son tonitruant des tambours *bélé*¹⁰.

À droite, un groupe d'hommes qu'il salue d'un grand « *yé luvé, sa ou fè* » (bonjour, comment ça va) jouent une partie de

*sébi*¹¹ dont l'enjeu est une livre de riz. Un peu plus à gauche, deux groupes de trois pêcheurs misent en analysant leurs cartes en compagnie de la «dame à 55°» pendant que le bruit des dominos, qui s'écrasent sur une table à quelques mètres de là, couvre les rires des spectateurs. Au centre, près d'un pied de *chadèques*¹², les tambours martèlent la cadence lorsque Louis, comme pris d'une sorte de transe, s'engouffre dans la danse.

On s'agite, on parle fort et parfois on se bat à coup de menaces, de promesses de vengeance et de coutelas, à propos d'une dette que l'on a du mal à rembourser ou à cause du chien du voisin qui, en mal de nourriture, s'en est pris à un cabri. Tout cela dans une atmosphère survoltée d'esprits échauffés, imbibés des vapeurs du rhum.

Après bon nombre d'entailles peu profondes, quelques gouttes de sang qui se sont abîmées sur le sol aride, tous empruntent les chemins de l'obscurité afin de regagner leur foyer respectif.

Dans la case, Joséphine, revêtue de son vieux châle, les cheveux noués en trois jolies nattes recouvertes d'un bout de tissu solidement attaché à la base de la nuque, attend patiemment, assise sur sa petite chaise à bascule, le retour de celui qui est son mari depuis maintenant dix-neuf ans. Ce n'est qu'au moment où il ouvre la porte pour entrer, même si à une cinquantaine de mètres déjà elle l'a senti approcher, qu'elle se lève doucement et sans faire de bruit pour ne pas réveiller Louisia et les enfants, afin de retirer du feu le maigre dîner qu'elle sert dans unealebasse qu'elle lui tend avec l'esquisse d'un sourire.

Pendant un court instant, les mains rugueuses de Louis touchent furtivement celles meurtries de sa femme mais sans dire un mot, sans un regard, sans aucun autre geste affectueux, si infime soit-il, elle se dirige dans le coin de la pièce que la flamme dansante de la bougie ne peut pas éclairer, pour s'étendre et s'endormir rassurée.

Entre eux, nul besoin de se laisser aller à de futiles démonstrations d'amour pour savoir qu'ils s'aiment d'un amour véritable et sincère et qu'ils tiennent l'un à l'autre comme on tient à un bijou précieux. La tendresse infinie qui les unit va bien au-delà de toute perception humaine et toutes les épreuves douloureuses, les moments de joie intense qu'ils ont partagés et endurés durant ces dix-neuf années, les ont soudés pour qu'ils ne fassent plus qu'un et un seul.

- Chapitre 2 -

Enfin le mois de décembre. Noël approche à grand pas et c'est l'occasion dans chacune des communes de se réunir et de prendre part à tous les préparatifs et de festoyer en oubliant pour quelque temps la brutalité d'une vie de liberté.

On s'invite les uns chez les autres, on chante, on se donne rendez-vous dans le milieu de la nuit pour sacrifier d'un geste rapide et rigoureux le cochon qui a été engraisé pour l'occasion. Puis les hommes récupèrent les fines membranes des boyaux et le sang pour faire le boudin. L'atmosphère se garnit des odeurs appétissantes des boucans avant de se faufiler entre les cases pour imprégner les hommes et filer vers le firmament. Avec la chair immaculée, fraîchement râpée, des noix de coco, les femmes préparent les *tablettes*¹³ dont le parfum embaume les cœurs puis elles font le merveilleux punch-coco juste assez alcoolisé pour insuffler la bonne humeur et apportent la touche finale au *shrub*, mélange savoureux de rhum et d'écorces de mandarines pour adoucir les gorges irritées par les plats un peu trop épicés.

Pour les enfants, pas de sapin ni de chaussettes accrochées aux cheminées et encore moins de gros bonhomme

à la mine réjouie décorée d'une imposante barbe blanche et habillé de rouge. Les plus pauvres se contentent d'un morceau de viande chacun et usent des astuces les plus insensées pour qu'il dure le plus longtemps possible.

La nature offre tous ses bienfaits, les nourrissant de tout ce qu'elle produit avec amour et profusion. Mais il est certaines choses qu'ils ne trouvent pas, ou qui viennent souvent à manquer; alors comme tous les samedis, Louisia se rend en ville acheter les denrées essentielles à une alimentation élémentaire et presque équilibrée en dehors des jours de célébration. Le sucre, l'huile, le café et bien d'autres choses encore, sans oublier le *zakari*¹⁴ qu'elle prend toujours en dernier pour qu'il reste frais et moelleux.

Elle siffle, la démarche légère tandis qu'un groupe de mendiants qui s'est rassemblé, tente d'attirer l'attention des passants. Parmi eux, quelques hommes sans âge attendent, impassibles, la mort libératrice qui se fait désirer.

Une vieille s'agrippe à sa canne comme à un bras sauveur, le corps déformé sous le poids de la peine et la peau tannée par les souvenirs d'antan. Louisia jurerait qu'elle pleure sans que ses yeux ne débordent, essayant de garder intact le peu de dignité qui l'habite encore.

C'est ce jour-là, en marchant d'un pas décidé dans les rues peuplées de la capitale qu'elle le rencontre, François, «Féfé» comme elle aime bien l'appeler. Ce jeune homme à la chevelure désordonnée, de taille moyenne mais pour le moins robuste, réussit l'exploit d'attirer dans ses filets la jolie Louisia, cette mignonne couleur café léger dont la grossesse passée et une première désillusion amoureuse

n'ont en rien entaché la beauté. François déploie des trésors d'ingéniosité pour convaincre sa fiancée qu'elle lui est destinée et que ni lui, ni elle, ne peuvent aller à l'encontre de leur destin dicté par des lois surnaturelles. Chaque fois, il lui offre de porter son panier qu'il trouve bien trop lourd pour des bras si délicats, lui propose de temps en temps une boisson fraîche pour qu'elle ne se déshydrate pas et il va même jusqu'à lui clamer son amour dans un français créolisé sorti des profondeurs de son cœur malhabile :

« Bèl câpresse de mon tchè, tu es plus jolie qu'un bèt a plim posé sur un pyébwa. Lorsque tu babiye, je te regarde avec mes zyé plein de l'anmou et je reste ababa. Laisse moi te douciné et te bo toute la vie mwen. Tu seras mon pyé mango et je serai ton zandoli¹⁵. »

(Belle femme de mon cœur, tu es plus jolie qu'un oiseau posé sur un arbre. Lorsque tu protestes, je te regarde avec mes yeux plein d'amour et je reste sans voix - ou comme un idiot -. Laisse moi te caresser et t'embrasser pour la vie. Tu seras mon manguier et je serai ton zandoli.)

Louisia se surprend parfois à rire de bon cœur en écoutant cet homme qui s'exprime dans un langage que lui-même n'est pas sûr de toujours bien comprendre et elle apprécie tout particulièrement les stratagèmes qu'il élabore pour lui être agréable.

Après quelque temps de cour intensive, elle se met à bien l'aimer cet homme parfois rustre mais qu'elle trouve par certains côtés très séduisant. Il est propriétaire d'une petite parcelle de terrain dans la commune de Saint-Joseph au quartier du Morne des Olives et possède également une dizaine de cabris, trois cochons, quelques poules et

un bœuf dont il est très fier ; une véritable fortune pour l'époque. Il a hérité ce minuscule carré de terre précieuse de sa grand-mère affranchie, qui elle-même le tenait de son ancien maître qui s'était vu possédé d'un élan de générosité dans les années 1849-1850, au lendemain de l'abolition de l'esclavage.

Louisia se met en tête qu'il peut lui offrir une existence un peu moins misérable et que ses fils auront peut-être la bonne fortune de jouir de privilèges qui lui étaient jusqu'à là inaccessibles. Par amour ou par dépit, elle ne le sait pas vraiment, elle cède à la demande en mariage qui a été faite dans les règles. En premier lieu il se présente à Louis, soulagé que sa fille se soit trouvée quelqu'un d'honnête et de travailleur, puis à Joséphine qui accueille la nouvelle avec bonheur. C'est ainsi que deux mois plus tard et après quelques promesses faites sur l'oreiller, Louisia se voit passer la bague au doigt, le cœur rempli d'espoir pour l'avenir.

Elle quitte le domicile familial avec ses deux petits garçons, et son maigre paquetage sous le bras, pour vivre la vie de château dans les bras un peu trop fréquemment imprégnés de rhum de son nouveau compagnon.

La bicoque n'est pas bien grande certes, mais confortable. Une pièce principale, dépouillée, avec au centre une petite table en bois parée d'un napperon, agrémentée de deux chaises tellement usées qu'elle se dit qu'il suffirait qu'elle s'y asseye une seule fois pour passer au travers.

Sur la gauche, un petit coin fait office de cuisine composée uniquement d'un poêle et de quelques ustensiles accrochés au mur peint d'un bleu pastel écaillé.

Au sol, un trou, d'un diamètre d'environ cinquante centimètres, creusé à même la terre, permet de garder au frais les denrées périssables, telles que la viande et le poisson salés, préalablement enveloppés de papier. Au mur, un petit tableau peint à la main, représentant une plage ombragée par deux palmiers, tient compagnie à quelques interstices laissant entrer la lumière entre les perches de bois-chandelle tressé. Sur la droite, une porte entrouverte sur une petite pièce sombre dans laquelle on devine un grand matelas de mousse, jauni par le temps, posé sur un sommier dont les ressorts, qui apparaissant de-ci de-là, témoignent d'une vie nocturne passée bien mouvementée. Un drap, aux motifs d'hibiscus, miraculeusement propre et bien plié, à la tête de ce lit de fortune.

Louisia, sans le montrer, est presque émerveillée par sa nouvelle demeure qu'elle peut désormais appeler maison. Elle est touchée aussi de la petite attention que Fédé lui a réservée. Derrière la maison, à l'abri des regards indiscrets, le trou qui leur servira de toilettes est soigneusement entouré de planches de bois, clouées les unes aux autres, et en partie surmontées d'une feuille de tôle solidement attachée. Sur le devant à grand renfort de ficelle, François y a fixé une moitié de porte de sorte que sa belle puisse, en toute intimité, soulager le plus primaire de ses besoins naturels en admirant un bout de ciel dessiné par la main du seul maître et qui sera son seul témoin.

Au Morne des Olives, chaque journée lui semble plus paisible. La nature luxuriante et verdoyante offre un spectacle sans pareil à tous regards qui veulent bien prendre

le temps de s'y attarder. L'atmosphère y est à la fois humide et suffocante, mais les innombrables arbres fruitiers envahissant chaque mètre carré de cette terre fertile se donnent à tout voyageur affamé et exhortent quiconque à se rassasier de leurs fruits au goût de paradis. L'eau des chutes et des rivières, frémissante et cristalline, invite les corps brûlants à venir s'y rafraîchir. Le vent léger qui, par vagues successives, danse dans les cheveux, murmure comme des poèmes, des mots d'amour aux oreilles de tous ceux qui consentent à s'abandonner. Parfois, alors même que le soleil scintille de tous ses feux, on peut voir la pluie venir. Dans ces moments là, on se tient debout, là, les bras grands ouverts, pour accueillir le rideau de fines gouttelettes tombées du ciel qui s'avance lentement pour recouvrir les âmes et les bénir. Puis un magnifique arc-en-ciel naît derrière un morne et se soulève dans les cieux en exposant aux yeux des mortels ses couleurs chatoyantes et vives.

Souvent, les *zandolis*¹⁵ qui s'invitent dans l'intimité des foyers, guettent et observent, le corps immobile et les yeux se déplaçant frénétiquement. Au lever de la lune, quelques *ravets*¹⁶ imprudents tentent de se ravitailler grâce à ce qui peut rester du dîner et parfois, quelques téméraires se hissent au coin de la bouche pour grignoter les minuscules miettes oubliées, pendant que l'inconscient voyage en songes et que les grenouilles et autres *crapaulades*¹⁷ fredonnent en cœur leur berceuse coutumière. Les nuits d'orage ou de tempête, les hallebardes que les nuages en colère disséminent sur le sol asséché viennent se fracasser

sur les toits de tôle, jouant ainsi leur requiem à la gloire du crépuscule et des esprits vagabonds venus visiter les rêveurs.

La campagne, Louisia est faite pour cela. Que peut-elle bien espérer d'autre ? Que peut bien lui offrir cette vie si ce n'est un perpétuel recommencement de labeur qui aspire jusqu'à leur dernière goutte d'énergie. Pourquoi en serait-il autrement pour elle qui s'incline devant la volonté du Très-Haut et qui semble rejeter l'idée d'avoir droit au bonheur ?